

**Linguistique (appliquée), traductologie, terminologie : relations réciproques et identités disciplinaires.****Martin STEGU**

WU (Université d'économie de Vienne)

martin.stegu@wu.ac.at

A priori on pourrait croire qu'il y a des correspondances claires et nettes entre objets de recherche et disciplines: c'est la botanique qui est 'responsable' de l'étude scientifique des plantes, l'astronomie étudie les étoiles, et c'est la linguistique qui analyse le langage et les langues. Lorsqu'on regarde ces phénomènes de plus près, on constate que la situation est bien plus complexe : souvent il y a toute une gamme de disciplines qui étudient les mêmes objets de recherche, mais cela de différents points de vue. Ce sont par exemple l'anthropologie, la médecine, la psychologie, la sociologie etc. qui ont choisi l'espèce humaine comme objet, mais en s'intéressant toutes à différents aspects de celle-là. Mais même dans ce cas on pourrait encore être d'avis que ce sont exclusivement des critères objectifs qui déterminent la responsabilité d'une discipline concrète pour un objet de recherche concret.

Regardons donc la problématique de plus près : c'est d'abord le progrès et la spécification des sciences qui ont entraîné une augmentation considérable de disciplines, lesquelles sont, en fait, toutes issues d'une seule protodiscipline, la philosophie. Très souvent les chercheurs découvrent à l'intérieur d'une discipline existante de nouveaux champs de recherche qu'ils étudient avec de nouvelles méthodes, et c'est ainsi que se fonde une nouvelle école ou nouvelle sous-discipline qui aura, tôt ou tard, tendance à s'émanciper de sa discipline-mère pour devenir une discipline autonome. Ces processus d'émancipation et d'autonomisation sont accompagnés de constructions discursives et identitaires. Comme c'est aussi le cas dans la construction d'identités nationales, l'appartenance à une certaine (sous-) communauté peut inclure ou exclure l'appartenance à une communauté hiérarchiquement plus élevée. D'un côté, on peut être à la fois Français et Européen, Breton et Français, comme on peut être linguiste et « Geisteswissenschaftler », syntacticien et linguiste etc. De l'autre côté, un Autrichien germanophone ne peut plus se considérer comme faisant partie de la nation allemande, à moins qu'il n'adopte une position d'extrême droite très problématique. L'histoire fait naître de nouvelles nations et de nouvelles disciplines qui tiennent beaucoup à n'être plus confondues avec les communautés d'où elles sont issues à l'origine.

Si nous voulons discuter la question de savoir si la traductologie et la (science) de la terminologie font encore partie de la linguistique (appliquée), il faudra tenir compte de plusieurs facteurs :

a) La décision d'appartenir à une discipline-mère, en tant que sous-discipline, ou de se voir comme discipline totalement autonome, ne peut pas être résolue au travers de critères exclusivement objectifs. Il s'agit toujours de processus volontaristes, c'est-à-dire de décisions de (sous-) communautés, mais aussi de préférences individuelles des chercheurs concernés.

b) Il y aura donc des chercheurs qui auront une idée très claire d'appartenance et d'autres pour lesquels ces identités seront de moindre importance. Nous pourrions y trouver toutes sortes de combinaisons, par exemple « + traductologue, - linguiste » ; « + traductologue, + linguiste » ; « - traductologue (comme 'identité'), + linguiste (s'intéressant entre autres à des questions de traduction) » etc. ; et il y aura certainement aussi certains chercheurs qui préféreront ne pas avoir d'opinion définitive quant à ce genre de questions d'identité disciplinaire).

c) La décision de vouloir établir une discipline autonome ne se fonde pas seulement sur des arguments liés à l'objet de recherche ; dès qu'une discipline ou une matière est reconnue comme autonome, elle a droit à un meilleur financement, à des conférences et à des revues spécialisées, à des filières et à des départements universitaires indépendants etc. Elle peut devenir également plus présente dans la communication externe avec le monde non-universitaire.

d) Ces arguments « sociaux » sont des arguments très convaincants. Par contre, les nouvelles disciplines défendent leur autonomisation souvent avec des arguments 'objectivants' mettant en avant la trop grande différence des objets de recherche et des méthodes utilisées, ce qui n'est pas toujours bien fondé. Il est vrai que la communauté des linguistes dans sa totalité attache moins d'importance à des questions de traduction et de terminologie que ne le font la « traductologie » et la « terminologie » en tant que sciences indépendantes. Mais on ne peut pas dire que « la linguistique » comme discipline ne peut pas traiter suffisamment bien des questions de traduction, parce qu'elle est trop axiomatique, trop formaliste et qu'ainsi elle ne peut pas tenir compte de tous les facteurs de contexte également très importants (voir Snell-Hornby 1986 : 12 ; Hönig 1995 : 7 ; Stegu 1997). Ces « reproches » ne s'adressent qu'à une certaine manière de pratiquer la linguistique, mais entre-temps, grâce à l'évolution de la pragmatique et de la linguistique appliquée, on pourrait aussi intégrer toutes les questions intéressant la traductologie dans une linguistique ouverte et non-dogmatique. Ce n'est pourtant pas un argument pour reconduire absolument la traductologie et la terminologie dans leur discipline-mère ; nous voulons uniquement séparer les différents niveaux d'argumentation. Il y a beaucoup de raisons qui parlent pour une autonomie de ces disciplines, mais la prétendue incapacité *a priori* de la « linguistique comme telle » d'étudier des phénomènes de traduction et de terminologie n'en est certainement pas une.

Parfois on trouve dans des manuels des articles s'intitulant « approches linguistiques en traductologie » (par ex. Fawcett 1998). Cette expression n'a de sens que quand on voit la traductologie comme « quelque chose de différent de la linguistique », comme discipline autonome qui emprunte pourtant des méthodes à cette autre discipline 'apparentée'. Lorsqu'on pense que la traductologie fait potentiellement toujours partie de la linguistique (appliquée), toutes les approches traductologiques sont également des approches linguistiques (comme toutes les approches « zoologiques » sont aussi des approches « biologiques »). En ce cas, il faudrait adapter le titre d'une telle contribution dont on comprend pourtant très bien le sens : « approches linguistiques » sont des approches qui se trouvent dans le « noyau prototypique » de la linguistique (théorique), tandis qu'une approche traitant par ex. la commande de traduction, serait une approche moins centrale pour la linguistique comme discipline-mère ou méta-discipline.

e) À propos des avantages et inconvénients 'scientifiques' d'une émancipation des (sous-) disciplines de la linguistique : Nous avons déjà mentionné les avantages institutionnels, financiers etc. qui sont liés à une émancipation d'une discipline-mère trop grande et incapable de garantir les intérêts partiels de toutes leurs sous-disciplines. Pour la traductologie une question telle que la commande de traduction que nous venons de mentionner devient très centrale, voire « prototypique ». Dans une discipline autonome, on peut se concentrer davantage sur les questions de recherche immédiatement pertinentes. Mais il y a aussi le risque de ne plus suivre d'autres évolutions potentiellement intéressantes en linguistique – puisqu'on est peut-être trop radicalement sorti de cette communauté, ce qui oblige parfois à inventer certaines roues une deuxième fois ... Même en cas de position d'« autonomiste », il serait utile de rester en contact avec la communauté des linguistes (appliqués). Il y a toujours

eu des traductologues et des terminologues qui ont cherché à maintenir les liens avec la linguistique, mais parfois surtout la génération plus jeune – qui n’a plus été exposée à une véritable formation linguistique traditionnelle – a tendance à éviter pour plusieurs raisons des contacts trop étroits avec la linguistique et avec les linguistes.

f) Nous avons parlé plusieurs fois de « la linguistique » tout court, mais nous avons également utilisé l’expression « linguistique appliquée ». C’est certainement la linguistique *appliquée* qui a plus d’affinités avec la traduction et la traductologie ainsi qu’avec la terminologie que la linguistique purement théorique et / ou descriptive. Cependant, son statut disciplinaire et épistémologique (dans le sens de « wissenschaftstheoretisch ») est toujours assez vague (et, probablement, le restera, ce qui n’est pas seulement un inconvénient). La linguistique appliquée n’est pas uniquement une application de théories linguistiques pré-existantes. Elle sert à contribuer à la solution de « real world language and communication related problems » – légère paraphrase de la célèbre définition de Brumfit 1995 : 27 – et a ainsi développé ses propres théories souvent ‘interdisciplinaires’ en se basant sur différentes sciences sociales et humaines. Certaines voix critiques disent qu’elle s’est parfois un peu trop éloignée de la linguistique, et que ce serait justement leur « unique selling point » que de jeter un regard « linguistique » *sensu strictiori* à toute une série de problèmes de notre société (voir Wei 2014 : 7).

g) À propos de l’identité disciplinaire : l’appartenance à une certaine communauté disciplinaire influence certainement la façon dont on aborde l’activité scientifique. Le style de certains travaux traductologiques laisse, dans la plupart des cas, deviner si l’auteur est plutôt « traductologue-linguiste » ou « traductologue indépendant ». Mais il ne faut pas perdre de vue que l’identification avec une communauté et les activités scientifiques qu’on pratique sont deux choses différentes. Il ne faudrait pas non plus confondre « pratiquer une discipline » et « s’identifier à une certaine communauté », même s’il y a des affinités qualitatives et quantitatives entre ces phénomènes.

Un linguiste-traductologue et un traductologue ‘autonome’ peuvent arriver aux mêmes résultats, même s’ils ont une conception différente quant au caractère linguistique ou non-linguistique de leurs activités. Pour citer un exemple d’un autre domaine : il y a des chercheurs, par ex. « médiologues », qui peuvent arriver aux mêmes résultats dans leurs analyses de textes journalistiques que des « linguistes appliqués » sans même savoir que ce qu’ils font pourrait être considéré comme « linguistique » (ou aussi comme « sémiotique »). En outre, il y a beaucoup de chercheurs qui participent à des colloques de linguistique appliquée sans pourtant avoir une identité explicite de « linguistes appliqués » (voir Brown 2000 : 7).

D’ailleurs, il est peut-être plus facile d’avoir une identité de « linguiste » (avec des sous-identités telles « sémanticien, syntacticien, morphologue etc. ») que de « linguiste appliqué », où l’identification avec l’une des nombreuses sous-disciplines (apprentissage et enseignement des langues ; communication spécialisée ; analyse critique du discours ; patholinguistique etc. ; voir par ex. la très longue table des matières de la nouvelle « Encyclopedia of Applied Linguistics », Chapelle 2013) est beaucoup plus répandue qu’avec l’entière « inter- ou métadiscipline » « linguistique appliquée ». Ou comme le formulent Sarangi / van Leeuwen 2003, 5 : « In a realistic sense applied linguistics is a community of communities, represented by different objects of study using different analytic frameworks. » Probablement, ce ne sont que les organisateurs de filières universitaires de « linguistique appliquée », les auteurs de manuels d’introduction (ou d’articles comme celui-ci) et les fonctionnaires des différentes associations de linguistique appliquée qui ont une « *general* applied linguistics identity

awareness » assez marquée – un peu comme les fonctionnaires des organisations de l'UE à Bruxelles qui tendent à avoir une conscience européenne plus développée que le « citoyen moyen » continuant à s'identifier plutôt à une échelle « nationale » ...

Ce manque d'identification avec la linguistique appliquée comme métadiscipline profite certainement à des processus d'émancipation implicite, mais aussi explicite de celle-ci. Comme nous l'avons déjà souligné, cette autonomisation est souvent accompagnée d'arguments problématiques, tels que *mutanda mutandis* : « La traductologie ne peut pas faire partie de la linguistique (appliquée), puisque traduire n'est pas seulement un phénomène linguistique / langagier. » La dernière partie de cette affirmation est certainement correcte – mais c'est également une des caractéristiques principales de toute la linguistique appliquée de s'occuper de phénomènes pas 'exclusivement' langagiers ...

En guise de conclusion, nous voudrions affirmer que l'autonomisation de beaucoup de sous-disciplines (réelles ou potentielles) de la linguistique appliquée est un fait accompli (voir aussi Stegu 2011). Il n'y pas d'arguments objectifs ou 'scientifiques' absolus qui pourraient soutenir ou mettre en question cette évolution. Il s'agit de décisions volontaristes prises et 'construites' de manière discursive par les communautés concernées et souvent influencées par des nécessités pragmatiques. Comme l'a formulé Anderson 1991 pour les communautés et identités nationales, il ne faut jamais oublier que les communautés disciplinaires des sciences ne sont, elles aussi, rien d'autre que des « imagined communities » et non pas des phénomènes *a priori* 'réels'.

Pour terminer, je voudrais encore exprimer deux souhaits : Je trouverais utile et constructif que les communautés concernées (de traductologues, de terminologues, p.ex.) soutiennent leurs positions – soit d'autonomie, soit de dépendance – en se basant sur des arguments valables (c'est-à-dire en voyant surtout le rôle déterminant des constructions discursives et en renonçant à inventer des arguments pseudo-objectifs). De plus, je plaiderais pour un dialogue ininterrompu entre ces disciplines – sous-disciplines ou disciplines autonomes, peu importe – avec la linguistique (appliquée) pour que toutes les sciences s'intéressant au langage, aux langues et à la communication puissent profiter réciproquement de tous les résultats de recherche potentiellement pertinents pour celles-ci.

### Références bibliographiques

- Anderson, B. (1991). *Imagined communities: reflections on the origin and spread of nationalism*. London : Verso.
- Brown, G. (2000). "Changing views of language in Applied Linguistics". In Trappes-Lomax, H. (ed.). *Change and Continuity in Applied Linguistics*. Clevedon etc.: Multilingual Matters, 1-14.
- Brumfit, C. (1995). "Teacher professionalism and research". In Cook, G. & Seidlhofer, B. (eds). *Principles and Practice in Applied Linguistics*, Oxford: Oxford University Press, pp. 27-42.
- Chapelle, C. A. (2013). *The Encyclopedia of Applied Linguistics*. Oxford : Wiley-Blackwell.
- Fawcett, Peter (1998). "Linguistic approaches". In Baker, M. & Malmkjaer, K. (eds). *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*. London / New York: Routledge, pp. 120-125.

Hönig, Hans G. (1995). *Konstruktives Übersetzen*. Tübingen: Stauffenburg.

Sarangi, Srikant / van Leeuwen (2003). 'Applied linguistics and communities of practice : gaining communality or losing disciplinary autonomy ?', in : Sarangi, Srikant / van Leeuwen (eds). *Applied Linguistics and Communities of Practice*. London / New York: continuum, 1-8.

Snell-Hornby, Mary (1986). 'Übersetzen, Sprache, Kultur', in: Snell-Hornby, Mary (ed.). *Übersetzungswissenschaft. Eine Neuorientierung*. Tübingen: Francke, 9-29.

Stegu, Martin (1997). 'Exklusiv oder inklusiv: Zum gegenseitigen Verhältnis von (angewandter) Sprach- und Übersetzungswissenschaft', in: de Cillia, Rudolf / Stegu, Martin (eds). *Fremdsprachendidaktik und Übersetzungswissenschaft. Beiträge zum VERBAL-Workshop 1994*. Frankfurt am Main etc.: Peter Lang, 135-147.

Stegu Martin (2011). 'Linguistique appliquée: discipline ou groupement de disciplines indépendantes ?' Dans : *Histoire – Épistémologie – Langage (HEL)* 33 (2011) 1, 129-139.

Wei, Li (2014). 'Introducing Applied Linguistics', in: Wei, Li (ed.). *Applied Linguistics*. Oxford: Wiley – Blackwell, 1-25.